

Le deuxième âge de grandeur de la Suède: De l'Etat planétaire au foyer du peuple

En 1928, Gerhard de Geer (1889-1980), dynamique entrepreneur qui venait d'être nommé président du conseil d'administration de la société anonyme Lesjöfors, exprimait de manière euphorique, presque extatique, la satisfaction que lui inspirait son pays avec ses industries, ses ingénieurs, ses ouvriers et ses scientifiques. Il était si satisfait qu'il alla jusqu'à écrire un livre intitulé *Sveriges andra stormaktstid* [Le deuxième âge de grandeur de la Suède]. A présent, nous étions à nouveau au centre du monde, mais plus comme au temps de Gustave-Adolphe les armes à la main et l'ardeur guerrière au cœur. Non, nous avons cette fois conquis le monde avec des moyens pacifiques — créativité technique, esprit d'entreprise, optimisme industriel et main-d'œuvre hautement qualifiée. «Nos allumettes, roulements à bille, téléphones et centrifugeurs portent le nom de la Suède sur les ailes de la renommée, exactement comme jadis nos victoires sur le champ de bataille». Deux ans plus tard, De Geer reçut le renfort de Serge de Chessin (1880-1942), écrivain et influent attaché de presse français à Stockholm, qui non sans envie pouvait constater que partout «il est apparu du sable dans l'énorme machinerie du monde, excepté en Suède où tout fonctionne avec la régularité et la souplesse d'un chronomètre». Pendant les deux ou trois années qui suivirent se multiplièrent les hommages à cette nouvelle grande Suède qui suscitait bien des espoirs. Curieusement, encore que ce soit explicable, cette vague ne s'interrompit pas avec le crash de Kreuger et la crise économique. Bien au contraire. En 1936, date à laquelle le plus célèbre prophète de la «suédicité» à l'étranger, le journaliste américain Marquis William Childs (1903-1990), publia *Sweden: The middle way*, la nouvelle Suède reçut définitivement sa consécration internationale. Elle apparut alors comme un exemple et un modèle, comme un paradis qui, paradoxalement, n'était pas statique mais se prêtait au contraire à l'expérimentation, au renouvellement et au développement, avec pour guide la raison pragmatique.

On se saurait trop insister sur l'importance de cette image de la Suède construite à l'étranger. Outre qu'elle était chargée de connotations positives, elle joua un rôle essentiel en associant définitivement et intimement la Suède à la modernité. Aux yeux des autres puis aux nôtres, celle-ci devint ainsi le symbole de ce qui était moderne et porteur d'avenir. «Moderne» est toutefois un terme diffus qui ne devient intéressant qu'au-delà du sens banal de *up to date*. Plus précisément, la modernité est liée au fait que la technique, la science et la pensée rationnelle augmentent nos possibilités d'action. Pour le meilleur et pour le pire, l'homme moderne peut faire beaucoup plus de choses qu'auparavant. La modernité en marche est un processus qui nous permet de repousser sans cesse les frontières de ce qu'il est humainement possible de faire.

Bref, la modernité rend l'homme de plus en plus puissant; Dieu et la nature s'affaiblissent d'autant. Dans ces conditions, il n'est nullement étonnant qu'elle soit souvent démonisée. Il s'agit en effet de libérer de nouvelles forces agissantes, avec ce que cela implique de risques et de chances. De ce fait, les débats ont tendance à en anticiper largement les conséquences, exagérant les incomparables avantages qu'on peut en attendre ou les effets ravageurs qu'elle risque d'avoir sur la civilisation. Il en résulte qu'on sous-estime généralement la part des pesanteurs dans les processus de transformations culturelles et sociales. Je me propose de discuter dans cet essai comment les artistes et intellectuels suédois de l'entre-deux-guerres ont perçu ce démon de la modernité et subi son influence. Quels furent les espoirs suscités par les nouvelles techniques? Comment les crises des années 1930 retentirent-elles sur les représentations de l'avenir? Et j'indiquerai aussi brièvement, *in fine*, qu'il existe entre notre génération et celle des années 1920 des ressemblances qui méritent réflexion.

Le caractère unique des années 1920

Les artistes, les écrivains et les intellectuels se sentent très rarement en phase avec leur temps. La mission qu'ils s'attribuent leur commande d'être en avance au moins d'un demi-pas, voire de plusieurs par rapport au citoyen moyen. Un artiste moderne doit irriter, lancer un défi à ce qui est correct et convenu. Et cela peut se faire de bien des manières. Dans leur mise en cause de la modernisation matérielle, il faut toutefois noter que depuis les débuts de l'industrialisme, les artistes se sont cantonnés à un registre passablement limité. En effet, face aux progrès tangibles de la technique, ils se sont généralement montrés sceptiques, critiques ou indifférents. Parmi les participants actifs aux débats, ce sont les critiques de la civilisation radicaux ou conservateurs qui dominent. Ceux qui demeurent passifs marquent ainsi leur désintérêt pour la question, mais leur romantisme, leur décadence, leur spleen, leur esthétique, suggèrent tacitement que les vraies valeurs se situent ailleurs.

Parmi les raisons qui rendent les années 1920 vraiment passionnantes, il y a le fait qu'elles démentent largement ce qui vient d'être dit. Car il s'agit d'une époque où un groupe relativement important d'artistes radicaux d'avant-garde se rassembla autour du mot d'ordre *acceptera* (accepter). Ainsi s'intitula un important manifeste que rédigèrent les modernistes et les fonctionnalistes les plus en vue. Ce titre était dirigé contre ceux qu'ils jugeaient réactionnaires, autrement dit les traditionalistes de la culture, incapables selon eux de voir le côté positif de l'évolution technique, scientifique, économique et industrielle. Ils n'étaient pas spécialement indulgents pour les idylles nostalgiques qu'écrivait Gunnar Mascoll Silfverstolpe (1893-1942), pour les poèmes écologiquement engagés que Sten Selander (1891-1957) lisait lors de soirées littéraires ou pour tous les traditionalistes craintifs et désarmés que comptait leur époque. Non, il fallait à présent que les jeunes artistes soient en phase avec leur temps. La modernisation matérielle, aux yeux de ceux qui «acceptaient», servait précisément les aspirations d'un modernisme spirituel: libération, paix, changement et justice. Nous rencontrons donc ici une jeune génération d'artistes qui, une fois n'est pas coutume, estimait que le vent — en l'occurrence le déploiement des forces matérielles — lui était favorable. Mais en quoi consistait au juste ce soutien unique apporté par le gratin de la culture à la technique et au commerce, et que croyait-on véritablement que la modernisation matérielle allait engendrer? Était-ce vraiment comme chez Gerhard De Geer le mirage d'un deuxième âge de grandeur de la Suède qui fascinait les esprits?

Rompez! Rompez!

Les modernistes de tous bords ont toujours voulu changer le monde. En Suède, cela se manifesta avec une netteté particulière à la fin des années 1920, époque à laquelle le modernisme littéraire prit son essor sur la scène nationale. Des écrivains comme Artur Lundkvist (1906-91), Josef Kjellgren (1907-48), Eyvind Johnson (1900-76) et Harry Martinson (1904-78) voulaient renouveler les moyens d'expression artistique.

Mais leur volonté politique était tout aussi affirmée que leurs aspirations esthétiques. Ils estimaient être en mesure d'apporter des réponses censées aux questions sociales les plus brûlantes de l'époque. Ils pensaient savoir comment vivre la modernité de manière optimale, et comment il convenait de raisonner, de sentir, de se comporter dans une société suédoise devenant de plus en plus complexe.

Les mots les plus cités à l'époque étaient ceux de Karin Boye (1900-41), ces lignes célèbres datant de 1927: «Rompez! Rompez! Le nouveau jour se lève. Sans fin est notre grande aventure». La jeune littérature étourdit presque le lecteur d'aujourd'hui avec sa rhétorique de la rupture. Il s'agissait d'en finir avec l'héritage spirituel du XIXe siècle,

fondamentalement et irrémédiablement compromis par la guerre. Les jeunes refusaient de porter le fardeau d'un passé dont ils s'estimaient innocents. La guerre avait abattu les vieux murs. La jeune génération pouvait construire sur de nouvelles bases, sans se soucier des traditions paralysantes, des idéologies, des rites et des normes esthétiques.

Ainsi s'ouvrit un espace accru pour l'action et pour le discours dans une Suède où la culture établie paraissait exsangue, où l'économie tournait à plein, où la percée de la démocratie promettait la victoire — et l'initiative de formuler les problèmes — à ceux qui représentaient les forces radicales du renouvellement. D'où un sentiment grisant, presque euphorique, comme chez Josef Kjellgren, à voir les anciennes restrictions s'effacer et laisser place à des possibilités nouvelles:

Oubli
et finis les souvenirs.
Mer et terre en pleine lumière.
Aucun héritage pour nous
rien d'ancien à traîner.
La terre jeune à nouveau
comme au commencement des temps.

Il y avait beaucoup de choses que réclamaient les modernistes dans leur frénésie révolutionnaire. Ce que les contemporains remarquèrent le plus, au moins dans le domaine de la poésie, ce fut le revirement total concernant la manière de voir les machines, le travail en usine et le sexe. Les artistes du XIXe siècle avaient en général porté le même regard que Viktor Rydberg sur le machinisme (cupidité et mépris des hommes), qu'August Strindberg sur le travail en usine (aliénation et désolation) et qu'Ellen Key (1849-1926) sur le sexe (sacrifices exigés par la culture).

C'était à présent un autre son de cloche, et il suffit peut-être de deux ou trois citations pour donner une idée du jargon de l'époque. Ecoutez Artur Lundkvist quand il voit un nouvel espoir se lever en Afrique où les machines, le travail et le sexe se combinent harmonieusement; ainsi ce mécanicien noir qui

est une composante de la locomotive, extraordinairement fier de sa force, vaniteusement pénétré de la puissance de la locomotive. Il vit avec sa locomotive, il y dort et y mange, il la graisse et la caresse, flatte son acier de ses noirs doigts huileux: un objet pour sa libido éclatante. Il est heureux, car il aime. Et sans doute aime-t-il sans conflit et sans distinction aussi bien sa locomotive que sa femme.

Et Josef Kjellgren avait fait quelques années auparavant la même découverte, même si ce n'était qu'à Odense au Danemark:

Mécaniciens, graisseurs et chauffeurs grouillent autour de la locomotive, se trainent sous elle, palpent les écrous, les bielles et les essieux, travaillent avec des burettes, des clés anglaises et des pinces. Pour eux, la locomotive est plus importante qu'une femme, il rampent autour d'elle et caressent doucement de leurs mains calleuses les pistons et les bielles comme on caresse les membres d'une maîtresse.

Je me bornerai ici à renvoyer à mon ouvrage de 1994, *Frejdiga framstegsmän* [Progressistes intrépides], où je développe ce thème, et où j'ai pu constater qu'à y regarder de plus près, la politique révolutionnaire était avant tout justifiée par des motifs esthétiques et qu'elle traduisait une loyauté assez servile à l'égard des conventions du genre futuriste. Leur programme pour une nouvelle société (les machines, le travail et la sexualité) n'était guère ancré dans la réalité — et il contribua encore moins à transformer le monde. Mais dans leurs déclarations programmatiques, les poètes avaient eux-mêmes signalé qu'ils étaient aussi des politiques, et ils durent en subir les conséquences. Leurs amis de la gauche politique n'apprécièrent pas leur ton trop euphorique tandis qu'à leur effarement, les 5 Jeunes purent

lire dans *Svensk Konservativ Tidskrift* des articles élogieux les présentant comme politiquement corrects. Voilà enfin quelques jeunes écrivains qui ne se contentent pas de se plaindre et de pleurnicher, écrivit Waldemar Liungman, un capitaine réactionnaire et professeur adjoint d'ethnographie, en collaboration avec son épouse Annie: «Si l'on veut considérer les choses avec optimisme et qu'on résume les voix d'aujourd'hui dont Josef Kjellgren s'est fait l'interprète, on trouve une foi dans un nouvel avenir printanier avec un tempérament gamin qui pousse à fuir ce qui est pesant et dépassé, avec le retour à la lumière comme contrepoids aux ténèbres et avec l'attitude d'un bon ouvrier vis-à-vis du travail. C'est avant tout ce dernier trait qui arrachera au mécontentement morose un peuple enclin à voir dans toute espèce d'effort, exception faite du "sport", un esclavage humiliant».

C'était bien entendu une catastrophe pour les modernistes radicaux. Une faillite, et la plupart d'entre eux comprirent très vite qu'ils avaient dangereusement joué avec le feu en esthétisant ce qui en fait ressortissait à la politique. Ce jeu esthétique aux couleurs politiques cachait aussi aux contemporains quelque chose d'autre et de bien plus important que le discours explicite, de caractère provocateur, sur le sexe, les machines et le travail. Plus profondément, le modernisme suédois à ses débuts était en effet intimement lié à la société moderne et à sa politique.

Un monde qui rétrécit

Les années 1853, 1856, 1880, 1908, 1919 et 1925 sont rarement mentionnées comme des étapes marquantes dans l'histoire culturelle de la Suède. Qu'il me soit permis de suggérer pourquoi elles devraient l'être plus souvent. En 1853, le télégraphe fut introduit en Suède, et quelque vingt ans plus tard, le réseau national se trouva relié au monde entier. Dans la poésie du XIXe siècle, les câbles télégraphiques furent appelés «passerelles de l'esprit». Les écrivains comprenaient peut-être mieux que d'autres l'importance capitale de la diffusion rapide d'informations aux quatre coins du monde. Ce qui avait pris des jours, des semaines, des mois, voire des années, s'effectuait maintenant en quelques secondes.

La construction ferroviaire suédoise prit son essor en 1856, et les différentes régions du royaume furent reliées par le rail en l'espace de quelques décennies. Des écrivains sensibles à l'air du temps purent ainsi se rendre en Europe ou au Levant pour étudier de plus près les paysans français ou l'art de vivre oriental. Comme le constatait le comte Snoilsky avec justesse: «Ce qui nous paraît long/cela leur paraît court/et toutes les distances s'évanouissent/à l'ère des chemins de fer». Au milieu des années 1930, le réseau ferroviaire suédois atteignit son étendue maximale, et il était possible de sillonner tout le pays de manière relativement rapide, bon marché et confortable.

En 1880 s'ouvrit en Suède la première station téléphonique, au début prévue seulement pour les communications locales, les liaisons interurbaines devant être assurées par le télégraphe. Ce qui n'empêcha pas la mise en place rapide d'un réseau national, et même mondial à partir de 1935, date à laquelle il devint possible d'appeler tous les continents à partir d'un appareil suédois. Mais dès 1911, Heidenstam avait invité les petits écoliers à expliquer à Ura-Kaipa, Suédois primitif ressuscité pour la circonstance, la révolution morale que cette modernisation matérielle avait entraînée:

Raconte comment tu peux coller ton oreille à un écouteur et entendre quelqu'un d'autre parler à plusieurs jours de voyage de distance, comme si les êtres humains ne cessaient de se rapprocher toujours plus les uns des autres et tendaient de plus en plus à se fondre en une seule grande entité.

En 1908, la première T-Ford sortit de la chaîne de fabrication, et les automobiles dont le prix ne cessa de baisser firent la conquête de la Suède par vagues successives. Dès 1930, quelque 200.000 voitures circulaient sur nos routes, ce dont un écrivain auto-stoppeur comme Josef

Kjellgren saisit bien vite la portée. «Un virage ici et un virage là, et nous étions arrivés à Kristinehamn. Le tout en à peu près une heure. Cinquante, soixante kilomètres que pour ma part je n'aurais pu effectuer *pedibus* qu'en une journée. Et plus encore.» Aux voitures s'ajoutèrent les motocyclettes, et les gens purent s'offrir la liberté de décider eux-mêmes de leurs horaires et de leurs itinéraires.

La première traversée aérienne de l'Atlantique s'effectua en 1919, et Svensk Radiotjänst, la TSF suédoise, commença à émettre en 1925. Avec la radio, l'univers entier fit irruption dans le salon d'un million de Suédois tandis que la Suède elle-même pénétrait dans le reste du monde. En 1928, tous les Suédois habitant au sud du fleuve Dalälvs pouvaient entendre au même moment la voix du Premier ministre Per Albin Hansson (1885-1946). Dans un tel univers, le *folkhem* prenait pour nous une tournure concrète, nous formions un tout, nous partagions les mêmes expériences, nous pouvions même entendre la voix de l'Etat dans nos foyers. Ou bien, comme Lubbe Nordström, impénitent optimiste du progrès, le déclarait sur un ton prophétique à l'occasion d'un voyage autour du monde:

Voyez la ville mondiale! Nous étions là en plein milieu du golfe du Mexique, à environ 5.000 milles marins de la Suède, et nous discutons d'un problème de promotion là-bas chez nous, sur la base d'une information qui nous était parvenue à travers l'espace vide. Dans 50-100 ans? Qu'en sera-t-il?

Oui, la radio, ce n'est que le début! dit le capitaine comme pour répondre à mon interrogation silencieuse. Dans cinquante ans, le monde diffèrera plus de celui qu'on connaît aujourd'hui que le monde actuel ne diffère de celui qu'on a connu il y a cinquante ans.

Lubbe Nordström s'exprimait avec lyrisme sur la Ville mondiale du futur, sur l'époque où l'univers tout entier serait pour nous aussi familier que notre ville l'est aujourd'hui. Le monde rapetissait, des liens se nouaient entre les nations et une intégration croissante rapprochait les pays. De la même manière que nous nous promenions familièrement dans notre ville, nous allions bientôt, à l'ère des communications tous azimuts, flâner sur la terre entière et nous laisser inspirer par ses différents quartiers.

Les techniques de communication fonctionnent sur deux plans. La première révolution concerne nos possibilités de transporter les hommes et les marchandises sur de longues distances en peu de temps; la seconde nos possibilités d'envoyer des informations et des messages à la vitesse de l'éclair, de communiquer et de partager des expériences immatérielles hors de toute présence physique. La première fut assurée par les vapeurs, les chemins de fer, les automobiles, les avions et plus tard par les fusées; la seconde par le télégraphe, le téléphone, la radio, plus tard par la télévision et les ordinateurs. On ne saurait trop souligner l'importance des conséquences immatérielles de cette modernisation matérielle, et il ne faut pas beaucoup d'imagination pour comprendre à quel point les techniques de communication ont pu transformer notre manière de concevoir le temps et l'espace. La révolution dans le domaine des communications et l'intégration économique mondiale qui allait de pair constituaient un legs matériel contre lequel les jeunes modernistes suédois ne se révoltaient pas. Il fallait l'accepter, et c'est sur cette conviction que reposa l'essentiel de leur conception de la vie et du monde. La modernisation matérielle et celle de l'esprit semblaient en effet parler le même langage. Dans la Suède des années 1920, les intellectuels modernistes se voulaient sans frontières, à tous les égards. Examinons d'un peu plus près ce qu'ils croyaient pouvoir attendre de cet avenir aussi proche que prometteur.

Modernisme sans frontières

Au cours des débats de la seconde moitié des années 1920, une idée s'imposa, qui eut un très fort retentissement dans les cercles intellectuels. Elle reposait sur la conviction que les techniques de communication et l'intégration internationale en pleine accélération allaient façonner une culture nouvelle et plus vigoureuse. Beaucoup, notamment parmi les jeunes écrivains, avaient en commun une vision de l'avenir dont l'essentiel se présentait sous trois rubriques: *le voyage, la nouvelle solidarité et le citoyen du monde*.

Voyager sans passeport n'avait pas posé de problèmes avant la guerre. Les choses s'étaient gâtées ensuite, mais les jeunes artistes faisaient de leur mieux. Ils partaient à l'étranger, prenaient le train, le bateau, allaient à bicyclette, faisaient de l'auto-stop ou cheminaient sur les routes d'Europe — certains atteignaient même des continents étrangers. Les récits de voyage fleurissaient comme jamais auparavant, on traduisait nombre de livres et on lisait des revues internationales. Les modernistes autodidactes s'approprièrent les langues étrangères avec une rapidité qui force l'admiration.

Les titres des ouvrages des nouveaux modernistes suédois se référaient aussi à leurs expériences de voyage et marquaient leur appartenance au monde. Voyez plutôt: *Occident, Spökskepp* [Vaisseau fantôme], *Nomad, Atlantvind* [Vent de l'Atlantique], *Spansk odysse* [Odyssée espagnole], *Resor utan mål* [Voyages sans but, tr. E. Avenard, Paris, 1938], *På snålskjuts genom Europa* [Voyages sans payer à travers l'Europe], *Kap farväl* [Cap Adieu], *Fyrskén* [La lumière du phare], *Negerkust* [Côte des Nègres]. Tels furent les titres choisis au cours des premières années par les membres d'un groupe influent, «5 jeunes» («5 unga»), à savoir Artur Lundkvist, Josef Kjellgren, Harry Martinson, Erik Asklund (1908-80) et Gustav Sandgren (1904-83). Le jeune historien de la littérature Olle Holmberg (1893-1974) ne se trompait nullement quand il disait avoir «l'impression que la jeunesse littéraire suédoise était alignée en rang sur le quai d'embarquement de Trelleborg». Et le vieil académicien Erik Axel Karlfeldt (1864-1931) se montrait vraiment compréhensif, qui dans le poème «Ungdom» («Jeunesse») de 1927, leur donnait un nouveau mot d'ordre: «envolez-vous, envolez-vous». C'était encore plus percutant que l'exhortation de Karin Boye la même année. Il s'agissait de rompre les amarres pour prendre possession du monde.

A cette époque, le voyage se présentait souvent comme un programme quasi-métaphysique qui sauverait le monde de la guerre et de l'intolérance, affranchirait l'individu du carcan des conventions et des routines. Le nomadisme utopique élaboré par Harry Martinson fut le plus remarqué, avec cette déclaration selon laquelle «le désir de voyager allait se révéler être l'appel le plus profond de l'humanité [...]. La civilisation est un instrument dont nous disposons, les techniques modernes de communication vont nous plonger continuellement dans une école planétaire au service d'un nouveau nomadisme vivant et fécond». A l'instar de l'art moderniste, l'être humain se devait d'être dynamique, en mouvement. Avec l'aide des techniques de communication présentes et à venir, nous allions devenir «un peuple mondial communiquant sans limites», constamment prêt au départ, constamment soumis à de nouvelles impulsions.

Harry Martinson proposa on ne peut plus sérieusement qu'«à l'avenir, personne ne soit déclaré majeur avant d'avoir effectué un tour du monde», et d'autres voix répondirent bientôt à la sienne. Lubbe Nordström et Eyvind Johnson étaient tout prêts à souscrire à la formule de Gunnar Ekelöf selon laquelle «celui qui n'a pas fait le tour du monde une fois dans sa vie ne peut être considéré comme tout à fait adulte».

Ainsi, l'essor des communications allait engendrer un monde sans frontières au sein duquel les êtres humains et les cultures se mélangeraient pour le plus grand bien de tous.

Le système social optimal

A la fin des années 1920, l'autre grand débat sur l'avenir eut pour objet les nouvelles solidarités sociales dans un monde complexe. Il était apparu de plus en plus clairement que l'évolution des techniques et du capitalisme international tendait à lier de plus en plus étroitement les individus, les entreprises, les régions et les nations. August Strindberg et sa génération avaient pu voir dans le paysan propriétaire et autosuffisant l'idéal du futur. Cette idée n'était plus de mise, la modernité l'avait fait voler en éclats. A présent, chacun était étroitement dépendant des autres, nul ne pouvait s'en sortir seul. Le manifeste fonctionnaliste *acceptera* présentait en ces termes cette société complexe nouvellement découverte:

Ainsi, cette Europe dynamique est comme un grand organisme où toutes les fonctions sont à la fois spécialisées et centralisées, et où toutes les cellules, de la ferme isolée aux grandes usines ou établissements bancaires, sont dépendantes les unes des autres.

Avec le temps, le revers de la médaille — une vulnérabilité accrue — allait apparaître de plus en plus nettement, mais au cours de la période euphorique qui marque la fin des années 1920 et le début de la décennie suivante, cette société complexe semblait plutôt fournir des assises à une nouvelle morale fondée sur la solidarité. Si nous dépendions tous les uns des autres, il s'ensuivait logiquement que nous devons assumer nos responsabilités collectives dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. L'individualisme bourgeois du XIXe siècle étant mort, vive la collectivité globale! Développant ce thème moderniste dans son style inimitable, Artur Lundkvist, bien avant l'ère des ordinateurs et de l'Internet, écrivait fort à propos:

L'évolution s'accélère de plus en plus dans le sens du collectif et de l'universalisme. Tout progrès de la civilisation est mouvement dans cette direction: depuis le chasseur solitaire de la préhistoire, en lutte contre tout et contre tous, jusqu'au regroupement en tribus et à la société actuelle, et jusqu'à cette possibilité que l'on voit finalement miroiter: l'absorption des Etats dans une totalité universelle. Cette évolution a eu pour condition des contacts de plus en plus développés entre individus et nations. Une communication mondiale, matérielle et spirituelle, s'est établie, le rapprochement intellectuel et émotionnel des individus d'aujourd'hui a connu un essor rapide et multiforme qui a révolutionné en peu de temps l'existence de l'être humain et créé une nouvelle image du monde. L'évolution tend à l'émancipation par la communauté organisée, à l'élévation du niveau de vie et à l'intensification de la manière de vivre, à l'intégration d'une multiplicité infinie de phénomènes par voie d'abstraction et de synthèse. Seul, un collectivisme supérieur offre à l'individu les fécondes possibilités de relations qui peuvent conduire à l'épanouissement complet. La société doit être comprise comme une totalité dynamique dont les différents éléments sont étroitement dépendants les uns des autres.

Ainsi, notre vie intérieure et nos attitudes vis-à-vis des autres et du monde se trouvaient indissociablement liées, et de manière positive, au système formé par la société dans son ensemble. Tous les humains en venaient à constituer une unité, à former un réseau de relations sociales offrant de nouvelles possibilités d'évolution personnelle et collective. Dieu était mort, mais la société complexe était bien vivante.

Citoyen du monde

Tout cela plaidait aussi en faveur de l'idée que l'homme moderne devait devenir un Citoyen du monde. Les jeunes écrivains étaient presque abasourdis par la rapidité avec laquelle la conscience moderne était devenue globale. On savait ce qui se passait aux quatre coins de la planète, on savait aussi que cela avait lieu maintenant. Tout était dans tout, tout était imbriqué. On ne saurait s'étonner qu'au cours de cette période, les Suédois aient prêté attention à ces propos de Paul Valéry (1871-1945) sur la modernité:

Ce qui se passait à Pékin au temps de César, se passait au Zambèze au temps de Napoléon, se passait sur une autre planète. Mais l'histoire *mélodique* n'est plus possible. Tous les thèmes politiques sont enchevêtrés, et

chaque événement qui vient à se produire prend aussitôt une pluralité de significations simultanées et inséparables.

Par voie de conséquence, les vieilles catégories de centre et de périphérie ne semblaient plus pertinentes. A l'heure de la cité mondiale dominée par les technologies de la communication, pouvait-on encore parler de métropoles culturelles et de centres? Ne fallait-il pas plutôt donner raison à Harry Martinson qui s'était justifié en ces termes quand on l'avait critiqué de fuir le monde en s'établissant à Sorunda, loin de tout, dans la modeste chaumière de son épouse Moa (1890-1964):

Nous ne faisons pas qu'écouter la plainte en quinze syllabes [sic] du pigeon sauvage — nous avons la radio, nous savons chaque soir quelle est la pression atmosphérique en Islande et dans les îles Féroé, chaque soir nous lisons «la gazette du monde», et au petit matin l'avion postal, tel une gigantesque bécasse, s'achemine vers Dantzig au-dessus des champs de pommes de terre.

Nous connaissons donc ta situation, ô monde frivole — et qu'importe qu'une aimable grive musicienne venue de Dalmatie remplisse chaque soir notre forêt de sa phonétique argentine. Notre cœur ne bat pas moins ardemment sous le masque de l'idylle et notre égard pour l'Europe retentit dans les forêts.

Dans la société moderne, l'être humain, qu'il le voulût ou non, et où qu'il se trouvât, était citoyen du monde. Et dans l'optique de Martinson, ce n'était pas seulement la culture qui se trouvait internationalisée, la nature elle-même semblait participer de cette formidable impulsion que l'humanité avait donnée à la civilisation matérielle.

Il allait s'écouler bien du temps avant que ne se manifeste à nouveau un tel optimisme, porté par la conviction des modernistes, toutes tendances confondues, qu'ils avaient beaucoup à gagner à faire cause commune. La Suède allait devenir un Etat mondial, une partie d'un tout dont la technique, le commerce et les systèmes complexes constituaient les éléments intégrateurs. Les grands systèmes pouvaient donc servir la bonne cause. Ce rêve allait toutefois être confronté à un gigantesque défi.

De l'Etat planétaire au *folkhem*

De fait, la génération des années 1920 trébucha dès le départ. Car que se passa-t-il alors qu'elle était au comble de l'euphorie? Il y eut l'exposition universelle de Stockholm, placée sous le signe du fonctionnalisme, qui voulait montrer que l'avenir se profilait déjà dans toute sa modernité, que la technique, la science, le peuple et l'avant-garde étaient étroitement solidaires dans le combat pour un monde plus juste et contre les traditions étouffantes. J'évoquerai plus en détail cette exposition dans l'essai suivant. Mais ce fut précisément au cours de ces heureux mois de l'été 1930 qu'apparurent les premiers signes de crise. Les chiffres du chômage commencèrent à grimper, et, à Noël, la crise de l'emploi frappait de plein fouet. En 1931, l'industrie fut affectée par une baisse de production, le taux de chômage dépassa tout ce qu'on avait connu auparavant, les salaires furent réduits, les conflits du travail se multiplièrent et les tensions sociales s'exacerbèrent — la fusillade d'Ådalen en 1931 en constitue le témoignage le plus tragique: lors d'une manifestation ouvrière, l'armée avait ouvert le feu sur la foule, faisant cinq morts.

Mais comme je l'ai déjà souligné précédemment, l'optimisme des années 1920 reçut le coup de grâce le 12 mars 1932; ce jour-là, Ivar Kreuger, génie de la finance, mit fin à ses jours d'un coup de pistolet dans le cœur. Son empire, dans lequel la classe moyenne suédoise avait placé sa confiance et ses espoirs en achetant des actions, s'écroula comme un château de cartes en quelques heures. A présent, c'était la crise. Lors de l'exposition de Stockholm, on s'était réjoui que la modernité ait rendu tant de choses possibles. En 1932, le problème lié à la modernité, c'est qu'elle rendait beaucoup trop de choses possibles, avec ce

que cela impliquait d'insécurité. La nouvelle société s'était montrée vulnérable, imprévisible, compliquée et pleine de risques.

Dans la seconde moitié des années 1920, le Marché et la Démocratie avaient pu apparaître comme des instruments idéaux pour mettre sous bonne garde la technologie moderne. Il importe de se souvenir qu'à l'issue du premier conflit mondial, ces instruments gardaient toute leur fraîcheur et n'étaient en rien compromis (l'économie de guerre avait été une économie planifiée, et en Suède, le processus de démocratisation ne s'était achevé qu'en 1921). Mais une menace planait à présent sur ces instruments jugés positifs par la modernité. Le marché avait montré ses lacunes, la démocratie son impuissance et la technologie sa double face de Janus. Bref, la société complexe était en crise, et une société complexe en crise, selon l'opinion de très nombreux observateurs, ne pouvait être abandonnée aux seules forces du marché, de la démocratie et de la technologie. Des exigences s'élevèrent pour qu'elle soit dirigée par des acteurs compétents et visibles, non par des gens ordinaires et la main invisible du marché.

Cela constitua un terreau favorable à l'émergence de l'ingénieur social, figure qui connut une fortune remarquable dans les débats intellectuels suédois aux alentours de 1930. On désignait par ce terme un scientifique compétent qui mettait ses instruments rationnels au service de l'Etat et de la politique pour résoudre les problèmes actuels. En 1932, Gunnar Myrdal présentait ainsi l'*ethos* de cette nouvelle doctrine: «Elle est intellectualiste et froidement rationaliste, alors que l'ancienne, qui règne toujours, était passablement sentimentale. Elle a nettement moins de respect pour la rationalité de l'ordre établi. Elle est très largement affranchie des freins que constituent les idées libérales. Par ailleurs, elle est trop orientée vers la technique pour se perdre dans des constructions idéales de caractère purement général ou utopique. Car elle est "objective". Son romantisme est celui de l'ingénieur.» Myrdal estimait que cet ingénieur social permettrait de combler le vide idéologique laissé par la faillite du libéralisme et la mort du marxisme révolutionnaire.

Mais cet ingénieur, on l'oublie bien trop souvent, était issu du monde de l'industrie et des affaires (que l'on songe seulement à Frederick W. Taylor, l'inventeur du travail à la chaîne), et les représentants de l'Etat et de la politique n'étaient nullement les seuls à vouloir régler les problèmes à l'aide de scientifiques et d'experts. Dans les grandes entreprises, on visait en effet à contrôler le marché à l'aide d'ententes, de trusts et de monopoles, et l'on faisait appel à un nombre croissant de spécialistes par souci de planification à long terme — ce que la main invisible avait été si manifestement incapable de faire.

Ainsi, le climat de 1932 n'était pas propice à des rêveries romantiques sur les l'essor des techniques de communication et l'avènement d'un modernisme sans frontières. Et la situation ne s'améliora pas à partir de l'année suivante, date à laquelle Hitler (1889-1945) prit le pouvoir en Allemagne. Dès lors, non seulement la concurrence économique entre nations mais aussi les tensions politiques s'exacerbèrent. Il s'agissait à présent de défendre son propre bien. Au cours des années qui suivirent, le politiquement correct consista définitivement à faire passer les intérêts de la nation au premier plan, et dans tous les domaines, qu'il s'agisse d'économie, de politique sociale ou de sécurité. Ceux qui avaient rêvé de citoyenneté du monde en furent pour leurs frais. Autant de raisons pour lesquelles le *folkhem* allait offrir, et pour longtemps, un cadre mieux adapté aux aspirations modernistes.

Révision déchirante

Il s'ensuivit que beaucoup d'intellectuels, notamment de la jeune génération, furent en proie à une déception particulièrement cuisante. Les portes de l'avenir s'étaient refermées avec une rapidité surprenante devant ces modernistes sans frontières qui avaient cru voir venir le temps

de la moisson. Le professeur de littérature Victor Svanberg (1896-1985) en a témoigné en ces termes:

Les années 1920 avaient été une époque d'espoir, espoir d'un monde meilleur constitué de peuples et d'individus en coopération pacifique. On allait créer une nouvelle culture, libérée des traditions pesantes et du carcan des règles morales étreintes. Croyions-nous. Les déceptions vinrent rapidement. Elles tombèrent d'abord goutte à goutte, puis l'averse gagna en intensité et pour finir ce fut un déluge.

Après 1932, le vaste monde avait cessé d'être attirant, il apparaissait menaçant, et cela modifia radicalement la tournure des débats artistiques et intellectuels.

Mais si le monde n'attirait plus comme auparavant, la Suède, elle, commençait à aiguillonner l'intérêt des écrivains. Il est symptomatique qu'Erik Askund, sensible à l'air du temps, ait publié dès 1933 notre première description idyllique du *folkhem*, le roman *Lilla land* [Petit pays]. Il y est question d'un citoyen du monde déçu qui revient en Suède après quelques années passées à l'étranger. Il découvre le paradis dans ce petit pays ayant pour atouts la simplicité et le bon sens de ses habitants, la nature, l'égalité, l'aptitude à la coopération et une démocratie de proximité qui fonctionne bien. A peu près simultanément, Artur Lundkvist se retranche dans un exil intérieur angoissé, et ce n'est qu'après la guerre qu'il se risquera à nouveau à l'étranger, en quête d'utopies lors de ses voyages dans les dictatures du tiers monde. Le nomade Harry Martinson écrit: «Le vaste monde est cruel, dérisoire, confus et engourdi malgré toutes ses machines à engrenage. Le vaste monde n'a pas encore grande valeur. Il n'est qu'une foule de choses, et rien de plus». Après quoi, faisant écho à Erik Askund, il note: «Toute ma vie, je suis parti au loin. C'était nécessaire. [...] A présent, je m'en retourne chez moi.» Même Lubbe Nordström, qui paraissait viscéralement attaché à l'idée de citoyenneté du monde, en vient à manifester un intérêt croissant pour son pays, pour le *folkhem*, au cours de la seconde moitié des années 1930, et il remporte enfin un succès bien mérité avec ce reportage social de grand style qu'est *Lort-Sverige* [La Suède crottée]. Josef Kjellgren jette l'ancre dans l'archipel de Stockholm et dépeint sous des couleurs idylliques la vie des pêcheurs et des paysans avant de retrouver le chemin de la classe ouvrière.

Cette époque fut sans conteste marquée par une cuisante désillusion. Lundkvist voyait certainement juste quand il notait: «Vivre ces années-là alors qu'on était jeune et plein d'espoir, c'était d'abord se trouver plongé dans la confusion». Il s'ensuivit que les écrivains et les intellectuels entrèrent à nouveau en conflit avec les forces matérielles. Il n'était plus possible de dire *acceptera*. De fait, une époque étonnamment heureuse prit fin, une époque où le champ d'action semblait presque illimité, où les intellectuels modernistes et les chantres du progrès matériel pouvaient s'épauler mutuellement et où l'on croyait à un grand projet, celui d'une société planétaire dynamique. L'idée de la Suède comme Etat mondial dut être abandonnée, et ainsi mourut ce rêve d'un deuxième âge de grandeur.

En guise de bilan

La génération des années 1920 avait pourtant raison sur bien des points, et ses représentants eurent des idées intéressantes et fortes sur le rôle des techniques de communication dans un nouvel ordre mondial. Mais ils commirent l'erreur de concevoir la technique comme un demiurge susceptible de réaliser rapidement et sans heurts leurs rêves les plus profonds. Les espoirs fervents qu'ils avaient placés dans le Voyage, la Solidarité nouvelle au sein d'une société complexe et le Citoyen du monde, ils n'en virent pas la réalisation; au lieu de cela, ils furent témoins des pires catastrophes du XXe siècle.

La situation en Suède était cependant moins alarmante que dans la plupart des autres pays, même si l'on était loin du rêve caressé par Lubbe Nordström, Harry Martinson et

d'autres d'un pays sans frontières et mondialement intégré, ouvert aux cultures les plus diverses. La Suède du *folkhem*, qui a bien des égards évoquait un conte de fées devenu réalité, prit le relais. Elle portait en son sein un nouveau projet sur lequel les générations à venir allaient pouvoir miser. Vu après coup, on doit admettre que les acteurs de l'époque n'aurait pu utiliser plus judicieusement leur marge de manœuvre. Dans d'autres pays, l'exploitation de marges de manœuvre du même ordre allait avoir des conséquences catastrophiques.

Toutefois, on ne saurait nier que ce projet lui aussi se drapa à l'occasion dans les habits d'un demiurge, d'un bon génie dont on estimait qu'il n'avait pas son pareil au monde. En un sens, cela présentait l'avantage de conforter la confiance en soi d'un petit Etat. Mais par ailleurs, l'image de la Suède modèle fut une illusion dès le début. Il suffit aujourd'hui de lire quelques pages de *Sweden: The middle way* pour le comprendre.

Il n'empêche qu'après la Seconde Guerre mondiale, cette image devint de plus en plus manifestement une composante de l'identité suédoise. L'idée se renforça que la Suède était le meilleur pays au monde, et le plus moderne. En caricaturant légèrement: d'accord pour partir en vacances dans d'autres pays et profiter du soleil, de la mer et des petits restaurants pas chers, mais se garder surtout de tomber gravement malade — à l'étranger, il fallait se méfier de l'eau qu'on buvait, s'accommoder des files d'attente mal organisées et se résigner à moins de sécurité, de justice et de sens pratique.

Nous savions que nous jouissions de conditions favorables chez nous, les choses étant bien ordonnées sous le signe de la raison pragmatique. Au plan national, nous étions rassemblés autour d'une valeur, l'égalité. L'Etat de bien-être était l'expression de cette morale qui consistait à prendre en charge ceux qui ne pouvaient se faire une place au soleil par leurs propres forces.

Vis-à-vis de l'extérieur, nous étions rassemblés autour de l'idée de rester en dehors de toute alliance en temps de paix, et de faire valoir notre neutralité en cas de guerre. Nous ne voulions pas accepter le jeu des grandes puissances et entrer dans la logique de la guerre froide. La majorité pensait assurément qu'il existait une troisième voie entre l'Amérique, démocratique certes mais brutalement capitaliste, et l'Union soviétique, dictatoriale certes mais souvent perçue comme plus «humaine» sur le plan social.

Le mieux aurait été bien sûr que le reste du monde suivît l'exemple de la Suède! Ce fut longtemps un point de vue répandu, tant sur la scène nationale qu'à l'étranger. Marquis William Childs n'était pas le seul journaliste ou politicien enclin à voir dans la Suède le paradigme de l'avenir. L'Europe devait devenir suédoise selon le modèle du *folkhem*: techniquement avancée, socialement harmonieuse, moralement émancipée, sécularisée, égalitaire. Nous étions l'avenir des autres.

Mais à la fin des années 1970, il apparut clairement que la Suède modèle n'allait pas tarder à disparaître. L'image du pays comme un *foyer du peuple* s'estompa au profit de celle, de plus en plus fréquente, d'un Etat autoritaire faisant trop souvent usage de sa force de manière arbitraire — et brutale à l'égard de l'individu. Cette fois encore, tout commença avec les observateurs étrangers dont les points de vue, peu à peu discutés en Suède même, contribuèrent fondamentalement à la remise en question d'un *folkhem* idéalisé. Jouant sur les mots, les critiques les moins nuancés en vinrent à présenter le *folkhem* [foyer du peuple] comme *folkhemskt* [sinistre pour le peuple].

En outre, les contempteurs du modèle exemplaire avaient beau jeu de le présenter comme une pure aberration en soulignant qu'il coûtait les yeux de la tête, et les projections faisaient état pour l'avenir d'une pression fiscale telle que chaque individu reverserait au moins 75% de ses revenus à l'Etat. De plus en plus d'observateurs en venaient à penser que la situation était meilleure en France ou en Allemagne qui offraient des solutions plus humaines et plus durables que celles, à présent grippées, du pays de la troisième voie.

Après quoi, avec la chute du mur de Berlin et l'effondrement de l'empire soviétique à la fin des années 1980, ce furent les fondements mêmes de la troisième voie qui s'écroulèrent. Auparavant, ce point de vue pouvait paraître sagement équilibré, mais à présent, beaucoup se rendaient compte qu'on avait ainsi abandonné à leur sort les victimes des dictatures à l'est et au sud, et poursuivi la politique de concessions pratiquée pendant la Seconde Guerre mondiale.

On en venait à affirmer cruellement que la Suède s'était délibérément mise à l'écart pour tirer lâchement des profits économiques aux dépens de ceux qui avaient fait de grands sacrifices. Ce qui à mon sens est exagéré. Mais la position morale consistant à se situer à l'extérieur ou dans l'entre-deux n'a pas résisté à l'épreuve de la réalité — même si le peuple suédois n'en est pas encore pleinement conscient. De vieilles expressions consacrées comme «La Suède *et* l'Europe» et «la Suède *est* l'Europe» sonnent moins bien à mes oreilles que «la Suède *au sein de* l'Europe».

Chez nous comme à l'extérieur se forge ainsi une nouvelle image de la Suède. Ce qui à un moment avait fait la force de la Suède — d'une part l'Etat fort et la politique sociale, de l'autre la troisième voie — devenait paradoxalement sa plus grande faiblesse: l'Etat fort rend plus compliquée l'économie de marché et tend à renforcer l'art de l'ingénieur social et le pouvoir des experts; le refus fortement ancré des alliances et la valorisation d'une position en retrait empêche la Suède de franchir entièrement le pas vers les autres Etats européens — Etats qui ont osé prendre leurs risques d'abord en temps de guerre puis dans des projets comme l'Union européenne, l'OTAN et l'Union monétaire.

A mon avis, ce n'est pas sans délectation que nombre d'observateurs suédois et étrangers ont contribué par leurs écrits à déconstruire la Suède exemplaire. Le moment était venu pour nous de descendre de notre piédestal, de devenir comme les autres, peut-être même sans parvenir toujours à les égaier. Les fondements de l'identité suédoise en prirent un sérieux coup — nous n'étions ni le fer de lance du bien-être social, ni les chevaliers de la conscience universelle et les champions des pays pauvres. Pire encore, n'étions-nous pas en train de passer de mode, de perdre notre statut de symbole de l'avenir?

Comment faut-il interpréter que lors du référendum de l'automne 2003 sur l'euro, près de 60% de la population (notamment les femmes, les représentants du secteur public et les ruraux) aient dit non à cette nouvelle étape de la construction européenne? Une réponse vient bien vite à l'esprit, à savoir que le résultat de ce scrutin constitue une protestation, voire une vengeance, en réponse aux attaques qui se sont multipliées à l'époque postindustrielle contre la Suède exemplaire, contre l'Etat fort et le refus de toute alliance.

Il s'agit bien sûr de réalités mentales complexes et difficiles à saisir, mais l'identité suédoise a eu très longtemps partie liée avec le sentiment que nous étions des parangons de modernité et d'exemplarité, et que le fait de rester à l'écart avait une valeur positive. Comme membre à part entière d'une Europe de plus en plus intégrée, la Suède ne peut prétendre à l'exemplarité, du moins pas globalement en tant que nation. Tout ce que nous pouvons faire, c'est travailler à promouvoir les causes qui nous paraissent essentielles, comme par exemple la liberté d'expression, la politique égalitariste, et j'ajouterais volontiers pour ma part l'éducation populaire pour adultes et une politique scolaire offensive. Mais cela ne peut se faire que dans et par des négociations internationales. Et non comme jadis en réalisant des réformes chez nous et en attendant que le reste du monde les imite.

Il n'a pas lieu ici de poursuivre ce raisonnement plus avant, ce qui vient d'être dit suffit à montrer que la Suède avait une fois encore été amenée à prendre position sur ce qu'était la modernité. Le référendum de 2003 a mis à nouveau en lumière un clivage suédois qui sans conteste a un air de déjà vu — le paysan autonome de Strindberg contre l'ouvrier international de Branting, le foyer du peuple de Per Albin Hansson contre la Suède mondiale de Lubbe Nordström... Toute espèce de compromis — une maisonnette rouge en plein

Stockholm, la vieille Suède au cœur de l'Europe — ne semblait plus possible. Ainsi disparut — au moins pour un temps — la Suède du consensus. Place au dissensus, et ainsi à la (post)modernité bon teint!

De ce fait, comme vers les années 1900 et 1930, il y a aujourd'hui une génération en quête une fois encore d'un projet qui permette de croire en l'avenir. Ce n'est pas sans appréhension que j'attends de voir comment ce défi avec toutes ses implications existentielles, politiques et culturelles va être relevé. On peut peut-être tirer les leçons de cette histoire en sachant que jadis on a à la fois surestimé et mal interprété les forces démiurgiques à l'œuvre. L'esprit que les intellectuels, les journalistes et les futurologues ont fait sortir du flacon s'est révélé dans bien des cas différent de ce qu'ils avaient attendu. Bien évidemment, seul l'avenir tranchera. La plupart des gens s'en tiennent toujours à des idéologies appartenant au passé et n'ont pas encore vraiment assimilé les nouvelles conditions posées à l'Etat modèle par la chute du mur de Berlin et l'intégration européenne, ni pris conscience qu'il n'existait plus de troisième voie.

On peut se consoler, et prendre espoir pour tirer le meilleur parti de nos possibilités d'action et de réflexion, en constatant que certains ont su garder la tête froide dès le début, ce qui aussi les a rendus mieux armés pour affronter les déceptions et les revers. En 1932, un humaniste sceptique comme Sten Selander, dont il sera question plus loin, avait déjà percé à jour dans *Modernt*, recueil d'essais consacrés à l'actualité, les faiblesses de l'idéologie visionnaire du citoyen du monde telle que la défendaient les progressistes intrépides. Et dès 1949, Eyvind Johnson, discrètement critique, avait bien vu le côté délirant de ce nouvel âge de grandeur que l'on prêtait à la Suède exemplaire du *folkhem*. Aussi n'est-il que justice de donner le dernier mot à ce Norrlandais qui devint un grand Européen:

Nos bateaux ne sont peut-être pas les meilleurs. Nos trains ne sont pas les seuls qui respectent l'horaire. Ce ne sont pas toujours nos jambes qui courent le plus vite. Il n'est pas absolument certain que nous ayons la meilleure presse du monde ni les vêtements et chaussures les plus résistants. Nous ne devons pas nous persuader que nous avons les meilleurs hôtels et restaurants du monde, et les moins chers, et que la criminalité est pratiquement inconnue chez nous, que nous constituons le peuple le plus honnête et le plus digne de confiance, et que nous seuls sommes de grands lecteurs de livres. Avons-nous les meilleures écoles du monde? Nos prisons sont-elles les meilleures et les plus humaines? Notre pays regorge-t-il de génies de la mécanique et notre pêche est-elle la plus rationnelle qui soit? Sommes-nous le seul peuple à avoir le sens de la beauté de la nature, et la nature de notre pays est-elle la plus belle?

